

**PHILIPPE DI FOLCO**

**L'EMPEREUR DU SAHARA**

**BIOGRAPHIE**

**GALAADE ÉDITIONS**

# SOMMAIRE

<b>UNE ÉTRANGE EXPÉDITION</b>	<b>P.15</b>
<b>L'HÉRITIER D'UNE SUCRIÈRE GÉANTE</b>	<b>P.25</b>
<b>L'EMPIRE DU SAHARA, UNE INTUITION SUBLIME</b>	<b>P.63</b>
<b>L'EMPEREUR EN EXIL</b>	<b>P.95</b>
<b>RETOUR AUX AFFAIRES</b>	<b>P.111</b>
<b>LES DERNIERS MORCEAUX DE SUCRE</b>	<b>P.141</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>P.153</b>
GÉNÉALOGIE	P.155
LA FAMILLE	P.157
CHRONOLOGIE	P.169
BIBLIOGRAPHIE	P.173
POSTFACE	P.177
NOTES	P.179
REMERCIEMENTS	P.185
<b>L'AUTEUR</b>	<b>P.186</b>

Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions,  
elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein,  
mais des effets du hasard.

François de La Rochefoucauld,  
*Réflexions ou sentences et maximes morales*, LVII

Samedi 11 janvier 1919, le shérif Steve Pettit de North Hempstead (comté de Nassau, Long Island) décroche son téléphone. Il est tard, pas loin de vingt-deux heures. Au bout du fil, la voix paniquée de son adjoint de garde, Humber :

« Y a eu du grabuge à Westbury... le *frenchy*... »

— Encore? Qu'est-ce qu'il a fait cette fois?

— On a un cadavre sur les bras. »

Quelques minutes plus tôt, au poste de Mineola, Humber avait reçu un appel désespéré d'une jeune fille répétant à plusieurs reprises: « *Mummy shot dad!*! » Il lui avait demandé de décliner son identité et de ne toucher à rien. Elle avait simplement ajouté qu'elle était la fille de Jacques Lebaudy. Puis avait pleuré.

Pettit connaissait bien les Lebaudy, un drôle de ménage arrivé dans la région en janvier 1915. Ils y avaient acquis le *Phoenix Lodge*, un beau domaine situé sur Salisbury Road en plein village de Westbury. Un quartier chic, vraiment. Leur voisin n'était autre qu'Elliott Roosevelt, le frère de « Teddy », l'ancien président – et beau-père du futur créateur du *New Deal*, Franklin Delano Roosevelt, mais ça, le shérif ne pouvait pas le savoir.

Cette *mansion* de cinquante-deux pièces avait été bâtie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour James Biddle Eustis, qui fut sénateur de Louisiane puis ambassadeur en France à la fin de sa vie. Au nord se trouvait la baie de Roslyn et au sud, East Bay, qui, par la base militaire de South Oyster Bay, ouvrait directement sur l'océan Atlantique. De la grande terrasse on pouvait non seulement en ressentir les embruns mais aussi l'apercevoir: tout au bout de cette ligne bleu horizon, la France.

En cette nuit de janvier, le vent est froid. La terre gelée. À Manhattan, la saison des soldes est commencée. On y croit

mollement. La grippe espagnole a rempli tous les hôpitaux de la côte Est. La victoire fêtée, à peine deux mois plus tôt, que déjà, on recommence à compter les morts.

Quand le shérif déboule dans le grand hall du *Lodge*, William H. Moore, l'avocat de « Mme Lebaudy et sa fille », est sur place.

« Où est le corps ? demande le shérif.

— Là-bas, au pied de l'escalier du hall. »

Le shérif s'avance au bas des marches de l'escalier qui mène à la loggia et aux chambres. Il découvre le corps d'un homme, couché sur le ventre dans une marre de sang. Steve Pettit le connaît, pour avoir tenté de le faire enfermer dans une maison de santé des environs. Humber appelle le légiste.

Le médecin retourne doucement le corps. Le visage est maculé de sang. Une balle a perforé le front ; il note deux impacts sur la poitrine. Jacques Lebaudy est déclaré officiellement mort.

Dans un coin du hall, une femme pleure. C'est Élise Roguet, la cuisinière française, au service des Lebaudy depuis quatre ans.

À l'étage, dans une chambre en désordre, assises sur un grand lit, Augustine Lebaudy et sa fille Jacqueline attendent patiemment. Le verrou de la porte d'entrée est défoncé.

Lundi 13 janvier, tous les journaux seront au courant. Il faut faire vite. On commence à avoir l'habitude de ce genre de drame au tribunal de Mineola : les « richards » de cette partie de Long Island pètent régulièrement les plombs. Déjà, en juin 1914, Florence Conklin Carman avait été acquittée pour « violence morale et harcèlement de la part de son mari », le très estimé docteur Edwin Carman, qui voulait lui imposer sa maîtresse, une certaine Lulu Bailey. Florence l'avait tué de sang-froid. Le 3 août 1917, Blanca Errázuriz avait abattu son ex-mari, le sportif et financier John de Saulles, parce que celui-ci ne voulait pas quitter *The Box*, une superbe maison située à quelques centaines de mètres de *Phoenix Lodge*, car il souhaitait récupérer leur fils Jack âgé à peine d'un an, quand bien même le tribunal leur avait donné la garde partagée : Blanca avait tiré cinq balles dans le corps massif de John avant que celui-ci ne s'écroule, mort. Soutenue par une meute de suffragettes, elle avait été acquittée.

William Moore glisse quelques mots à l'oreille du shérif Pettit. Les faits sont on ne peut plus clairs : Jacques Lebaudy a tenté de violer sa fille et la mère s'est interposée. Le grand jury prononcera la légitime défense à la lumière de la nature extravagante de ce personnage, ses accès de folie et de violence, ses manies, ses lubies, qui ont conduit inéluctablement à cette situation.

Au fond, Steve Pettit est rassuré : « l'empereur du Sahara » n'embêtera plus personne désormais.

Sauf que...

De ce crime, et mise à part la jeune fille, nul témoin.

Augustine n'est pas mariée avec la victime, mais vit en concubinage.

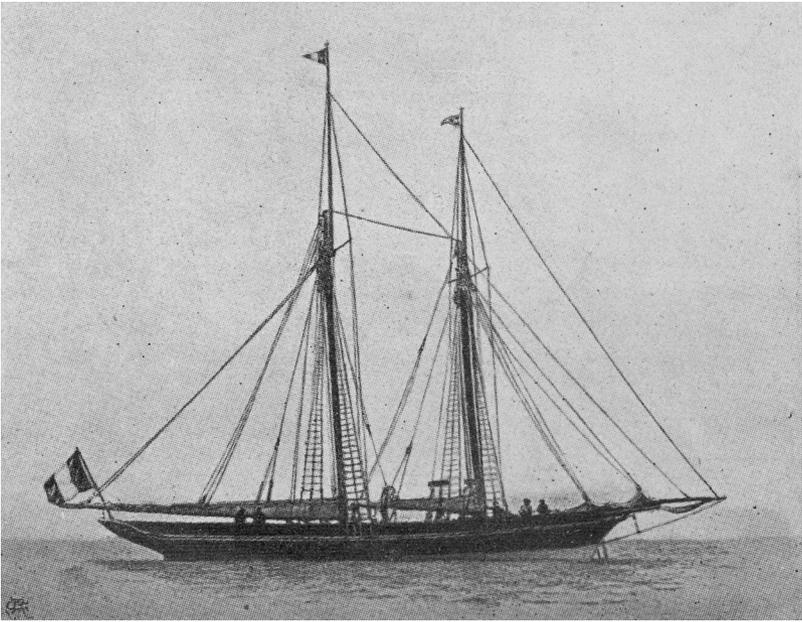
Et le testament de ce « fou » qu'on dit millionnaire est introuvable.

Aussi, comment douter des grands yeux noirs éperdus de Jacqueline, qui, toute seule, dans sa belle robe blanche, a trouvé la force d'appeler la police ? Elle se tient là, dans le grand hall de l'immense maison désormais totalement déserte. On l'attend dehors. Quelques reporters locaux sont déjà là. Une ambulance a emporté le corps de son papa. Elle est prête, elle va parler, elle va dire au monde entier comment se comportait cet homme avec elle et sa maman.

Elle hésite encore à franchir le seuil. Elle sait qu'elle ne reviendra jamais à *Phoenix Lodge*. Durant quatre années, cette illusion de palais fut pour elle comme une prison. Elle va sur ses quatorze ans, mais vient de prendre tout le poids du monde sur ses frêles épaules.

Encore tremblante, Jacqueline, jeune princesse impériale, ressemble à une perle sans couronne, innocente et pure, une perle sans attache, comme hésitante, au milieu d'une coquille vide.

**UNE  
ÉTRANGE  
EXPÉ-  
DITION**



Le mercredi 4 mars 1903, en début d'après-midi, une goélette attend dans le petit port normand de Fécamp depuis un bon mois. Jaugeant trente-six tonneaux et battant pavillon français, elle porte le joli nom de *Frasquita*. À son bord, un équipage de huit hommes, qui commencent à trouver le temps long. Parmi eux, le capitaine, Louis Vian, et son quartier-maître, Honoré Gras. Une telle goélette naviguant d'ordinaire avec onze membres d'équipage, Vian ne manque pas de s'inquiéter de ce que les soutes débordent de caisses, arrivées de Paris depuis quelques jours.

Enfin, le « patron » est là. Vian et ses hommes voient monter à bord Jacques Lebaudy, suivi d'Augustine, tout endimanchée et portant le chien Fifi, et enfin G. Hidoux et Baussy. Ces deux gaillards au regard nerveux, recrutés par Jacques à Paris, sont ses hommes de main. Ce sont eux qui avaient fait livrer les caisses de fret ; chargés de grosses malles Vuitton, ils suivent le couple, et embarquent eux aussi. Le bosco siffle entre ses dents : « Ceux-là, ils n'ont pas l'air de savoir faire des nœuds marins... »

Contre l'avis du capitaine, Jacques ordonne immédiatement le départ, et, au bout d'une dizaine de milles, la mer se révèle rapidement agitée. En soirée, le *Frasquita* doit faire escale à Cherbourg. Le bateau est surchargé. Des paquets de mer menacent de prendre l'étrave. De plus, la promiscuité avec les hommes ne convient pas à Augustine et à Jacques qui descendent à quai, ainsi que Hidoux et Baussy, toujours responsables des malles. Les plans ont changé. Jacques informe Vian qu'il veut emprunter avec Augustine et les deux compères un paquebot de ligne régulière à Southampton et rallier ainsi le port de Funchal à Madère. C'est là qu'il donne rendez-vous au capitaine du *Frasquita*<sup>2</sup>. Le voyage dure une quinzaine de jours. Jacques et sa suite prennent un paquebot de la Royal Mail Lines qui fait escale aux Açores, puis à Madère, poursuivant ensuite sur Rio de Janeiro et enfin Buenos Aires, compagnie dans laquelle le banquier J.P. Morgan avait des parts importantes.

Rio-Buenos Aires est la dernière destination connue de Jacques Lebaudy par les autorités des douanes françaises. Dans les registres, l'employé a même notifié « Rio de Janeiro » suivi d'un point d'interrogation. Jacques agit comme s'il voulait brouiller les pistes. Augustine n'est pas dans la confiance. Elle croit à une croisière de plaisance et d'agrément, puis à un séjour entre Madère et les Canaries. Jacques lui fait décidément un beau cadeau. Installés au deuxième pont, Hidoux et Baussy sont parfois un peu encombrants mais se révèlent fort utiles. Baussy promène Fifi quand Hidoux, ex-instituteur sans emploi, sert de majordome à Jacques, et réciproquement. Tous deux ne cessent de faire des courbettes devant le couple, donnant même du « Majesté » à Jacques, ce qui fait beaucoup rire Augustine qui se croit au théâtre. Le rôle de Hidoux dans cette histoire va se préciser dans les semaines qui vont suivre. C'est un être servile mais très malin, tout comme Baussy. Arrivés aux alentours du 20 mars à Madère, Jacques et Augustine décident de prendre du bon temps. L'île s'éveille au printemps et commence à se couvrir de fleurs.

De son côté, le *Frasquita* progresse en direction de Funchal, et atteint le port le 4 avril.

Depuis Madère, Jacques câble immédiatement un message au bureau parisien de la *Yachting Gazette*: « Prière recruter et envoyer Madère vingt matelots solides. » Augustine ne se rend compte de rien. Le quartier du Lido lui plaît beaucoup et la suite du *Reid's Palace Hotel* possède une vue splendide sur la baie depuis la falaise. Le couple goûte aux joies madériennes durant une vingtaine de jours, visitant la cathédrale et le jardin botanique.

Certains soirs, Jacques rumine, comme accablé par une sorte de mélancolie à laquelle Augustine a fini par s'habituer. Un matin, il fait télégraphier un message à son secrétaire particulier, M. Benoist, resté en ses bureaux de la rue de Berri: « Envoyez-moi comme convenu cinq fusiliers marins à Las Palmas (Gran Canaria). » Des militaires? Mais diable, pour quoi faire? Juste avant le souper, dans la suite du *Reid's*, Jacques annonce à Augustine son désir de quitter Madère pour les îles Canaries. La jeune femme applaudit. Elle s' imagine embarquer pour un tour du monde. Elle se jette au cou de Jacques et l'embrasse. Il ne lui parle absolument pas des marins et d'ailleurs, Augustine ne pose jamais de question: elle n'est même pas descendue au port assister à l'arrivée de la goélette. Le lendemain, le *Frasquita*, sans attendre les vingt marins supplémentaires et qui arbore le pavillon tricolore du Yacht Club de France, met le cap sur La Luz, port de Las Palmas de Gran Canaria, une ville de quarante-cinq mille âmes.

L'arrivée à La Luz n'est pas des plus discrètes. Une centaine de caisses de vivres et de matériel s'entassent sur le quai. Le capitaine Vian est déconcerté: les autorités du port viennent de lui soumettre un questionnaire, comme il est d'usage, lui demandant la durée de son séjour à quai et, surtout, la raison de leur présence ici. Du commerce? une expédition? mais de quelle nature? Vian s'inquiète auprès de Jacques mais celui-ci a déjà filé avec Augustine et le chien Fifi, direction le *Santa Catalina*, un bel hôtel de style colonial surplombant le port. Le « patron » s'avère décidément bizarre...

L'historien Villiers du Terrage rapporte que Jacques « passa à Las Palmas dans le dessein d'entamer avec le gouvernement

des négociations pour l'établissement, sur les côtes d'Afrique, d'une station de télégraphie sans fil<sup>3</sup> ». Enfin, d'après la presse locale de l'époque, il aurait paniqué les habitants du port de La Luz par « des activités fébriles et mystérieuses ».

Selon les archives du Quai d'Orsay, Jacques rencontre effectivement le consul de France à Las Palmas, Tallien de Cabarrus<sup>4</sup>. Durant trois semaines, il tente d'obtenir une concession industrielle sur Fuerteventura au nom d'une « mission », rappelant au passage que Jules, son père, « avait sauvé le canal de Suez en 1871 ». Mais le haut fonctionnaire s'en fiche. Loin d'être vif, en représentant très « fin de race », on le dit plus ou moins affecté par une déficience auditive. Qui est cet hurluberlu surgissant dans son bureau sans prévenir et qui parle de débarquer avec ses hommes au large de cap Juby, en plein désert sud-marocain ? Cabarrus ne comprend pas bien où Jacques veut en venir. Une expédition d'exploration ? Une ligne télégraphique ? Mais il n'y a personne là-bas, mis à part quelques « Maures très excités ». Et puis cette région n'est pas très sûre. Jacques trouve le diplomate sur sa réserve, « lambin et mou », et les choses tournent vite au vinaigre.

Pendant ce temps, à Paris, M. Benoist écrit à Georges Clerc-Rampal, un ami de Jacques, membre du Yacht Club de France, capitaine à ses heures, et qui sert aussi d'agent de liaison maritime en tant que directeur du bureau parisien du club. Clerc-Rampal devient le mandataire d'un recrutement un peu spécial. Il s'adresse à Louis Tordo<sup>5</sup>, l'ancien propriétaire du *Frasquita* qui, arrivé au Havre le 15 mai, engage vingt matelots trouvés dans un rade avec la promesse suivante : « Travailler sur un yacht à Las Palmas pour le compte de M. Jacques Lebaudy contre 6 francs par jour, dont 50 à signature<sup>6</sup>. » Quelques marins désœuvrés s'empressent de poser des questions. Tordo ne peut en dire plus – il n'est pas dans la confidence – mais il récupère les fascicules des matafs pour faire lui-même l'enregistrement de leur mission à la capitainerie du port. Parmi ces vingt gaillards originaires du Havre et de Toulon, on compte un cuisinier, Cazoulat, et les matelots Le Picard, Le Bourdieu, Guegen, Gegou et Cambrai, dont nous reparlerons. Le 20 mai,

ils embarquent à bord d'un navire des Chargeurs réunis, le *Pampa*, et Tordo leur remet à chacun, juste avant le départ, la somme de 300 francs : une aubaine ! Les gars sont joyeux. Le détachement débarque à Bordeaux, prend le train jusqu'à Lisbonne, puis monte à bord d'un nouveau navire acheté par Lebaudy, le *Dahlia*.

Le navire arrive le 1<sup>er</sup> juin à La Luz.

Tandis que Tordo s'exécute, le 13 mai, à Las Palmas, Jacques célèbre ses trente-cinq ans en compagnie d'Augustine. Un dîner aux chandelles. Des musiciens. Couverte de fleurs, Augustine est très émue car Jacques n'a jamais eu l'air si heureux et détendu. Il lui demande si elle s'ennuie. Elle répond que non. L'hôtel *Santa Catalina* est magnifique et elle a pris goût à la plage et aux longues balades dans les collines. Elle lui remet son cadeau : un vieux sextant trouvé chez un antiquaire de la ville. Il la remercie. Silence. Soudain, il lui dit qu'il va s'absenter quelques jours. Partir en expédition. Qu'il ne peut rien lui révéler pour l'instant et que sa mission doit rester secrète « pour notre bien à tous les deux ». Elle a l'habitude de ses mystères et des surprises. La veille, elle était allée à la plage de Las Canteras puis était passée au port de La Luz. En approchant des docks où était amarré le *Frasquita* en train d'être radoubé, elle avait assisté à l'embarquement de deux canons Hotchkiss 47 et 37 mm. Elle n'en savait rien bien entendu, mais c'est Hidoux, qui, l'apercevant, avait couru vers elle :

« Qu'est-ce que c'est ? avait-elle demandé au marin.

— Des canons, mademoiselle, avait répondu Hidoux.

— Vous allez vous en servir ?

— Nous, on fait ce qu'on nous dit de faire », avait marmonné Hidoux dans sa moustache.

Il venait d'entrapercevoir le regard sombre de Jacques, posté depuis le pont.

De loin, Jacques avait salué Augustine puis s'était éclipsé.

Elle comprit qu'elle était de trop.

En revenant à l'hôtel, elle s'était dit qu'elle ne voyait plus depuis quelques jours le charmant capitaine Vian. Qu'était-il devenu ?

Sans attendre l'arrivée des vingt matelots, le samedi 23 mai, Jacques ordonne à Honoré Gras, le second, de lever l'ancre.

Le capitaine Vian est en fait à Faro, parti prendre livraison du *Dahlia*, le vieux *steamer* portugais que Jacques a acheté par le biais de M. Benoist. De là, il gagne Lisbonne où attendent les vingt matelots.

À bord du *Frasquita*, Baussy et Hidoux restent enfermés dans la cabine avec Jacques. Les plans sont simples : cingler sans attendre les autorisations vers la côte africaine pour préparer... un débarquement.

Le dimanche 24 mai, alors que la goélette arrive en vue des côtes africaines, Jacques confie un ordre du jour à Hidoux. Au son du clairon, les huit marins se rassemblent sur le pont. Hidoux tient un papier dans sa main et commence à lire d'une voix forte :

*Expédition du Sahara*

*Ordre n° 1*

*Il sera procédé aujourd'hui au débarquement sur la côte d'Afrique. À cet effet, il sera formé une section de débarquement, composée de huit hommes.*

*La section débarquera en armes. Les précautions suivantes seront prises à l'égard des indigènes :*

*Tant que les relations commerciales n'auront pas été entamées avec eux, on aura soin de ne pas les laisser approcher, même s'ils paraissent ne pas avoir d'armes, car ils peuvent les avoir cachées sous leurs vêtements.*

*Il va sans dire qu'il est absolument interdit de commettre le moindre acte injuste à l'égard des indigènes; nous venons pour ouvrir à la civilisation un pays actuellement inconnu et inexploré, et bien que les habitants de ce pays soient des barbares (leur vrai nom est Berbères), nous devons les traiter avec justice et même avec bienveillance.*

*Si nous sommes attaqués, nous nous défendrons.*

*La légitime défense est non seulement un droit, mais aussi un devoir.*

*Si nous sommes attaqués à distance, nous les laisserons toujours tirer le premier coup de feu avant de riposter.*

*S'ils approchent avec des armes blanches, nous les sommerons de s'arrêter par la voix et par le geste, par exemple en les mettant en joue.*

*S'ils ne s'arrêtent pas, alors seulement nous nous défendrons.*

*Chaque fois que cela sera possible, on se contentera de faire des prisonniers, qui seront solidement garrottés.*

*Tout prisonnier amené vivant donnera lieu à une prime de 200 francs à partager entre ceux qui auront opéré la capture.*

Une expédition commerciale? en armes? contre des barbares? des coups de feu? Les marins n'en mènent pas large. Ces derniers jours, sur le quai, Jacques leur avait fait exécuter quelques manœuvres pas bien méchantes, sous les yeux des habitants presque amusés. Deux caisses de Winchester modèle 1895 étaient arrivées entre-temps par bateau. Hidoux et Baussy avaient montré aux gars comment s'en servir. Les ordres de Jacques étaient secs et précis. Il y eut même des coups de feu tirés en l'air. La capitainerie de La Luz avait alors prévenu les *carabineros* qui avaient ordonné à Jacques de cesser « cette comédie, qui effraie les îliens ».

Le lendemain, lundi 25 mai, dans le journal de bord, Jacques note ceci: « Nous mouillons à trois milles de la côte, par dix mètres de fond environ. Je commande une section de débarquement composée de huit hommes, armés de fusils à répétition et de revolvers. »

Le grand canot est à la mer avec à son bord les huit marins armés et Jacques se tient debout, juché sur la proue, visage tendu vers une plage caillouteuse bordée d'une longue dune de sable. À peine le canot racle-t-il le fond, que Jacques saute sur le rivage et lève les bras au ciel. Derrière lui, les marins attendent, éberlués.

« En avant! » lance Jacques Lebaudy qui monte à l'assaut de la dune.

Le marin Heurtel tend le bras, l'air effrayé.

« Des barbares ! » crie-t-il. Jacques regarde dans la direction indiquée par le marin paniqué et voit... des autruches ! Il secoue la tête, désespéré, et fait signe au contingent de le suivre. La troupe se met en route. Les hommes escaladent une vingtaine de dunes en longeant la côte. On est passé d'une température de vingt degrés à Las Palmas à plus de trente-cinq. Il fait soif. Soudain, Jacques croit apercevoir une mare et s'y précipite. Un marin se penche et goûte l'eau : elle est saumâtre. Jacques se veut rassurant : « Si les animaux que nous avons vus restent dans les parages, c'est que la région est habitable. » L'argument ne convainc personne.

L'expédition touche à sa fin. On retourne au canot, quand soudain, deux indigènes se profilent depuis le sommet d'une dune. Le premier, tout en gesticulant des bras, arrive en courant vers eux. Le marin Prigent, décidé à protéger ses camarades et à suivre l'ordre de mission, fonce à la rencontre du Maure, pistolet au poing. Jacques lui crie de ne pas les menacer et de l'attendre. On commence à parler. Ce sont deux membres d'une tribu locale, ils parlent un mélange de mots espagnols, d'arabe littéral et dialectal. Le plus jeune, un adolescent rieur et quelque peu joueur, essaye de s'emparer du fusil de Jacques puis, en signe d'amitié, baise sa main. Jacques est subjugué. Les autres restent sur leurs gardes.

Jacques note dans son journal à propos de l'adolescent qu'il décide de baptiser Auguste : « Dans les plis de sa tunique, j'aperçois une petite sacoche de cuir pendue à sa ceinture, et une corne à poudre finement travaillée, dont la forme rappelle tout à fait le cor de chasse d'*Hernani* à la Comédie-Française. »

Les deux Maures aident les marins à remettre le canot à la mer. Jacques leur fait comprendre en espagnol qu'ils reviendront demain, lui et ses hommes. Le canot s'éloigne, salué par l'adolescent. Jacques aperçoit sur le sommet de la colline sept autres Maures, dont une femme.

Ainsi s'acheva la journée du premier débarquement.

Puis, il y en eut un deuxième.

Et enfin Jacques s'appropriâ les dunes, le désert, les autruches et les Maures.

Il avait trouvé sa maison, son empire.